



D'un seul bond Yves fut sur lui.—Page 43, col. 3

LA ROCHE-QUI-TUE

TROISIÈME PARTIE

LA MORTE VIVANTE

(SUITE)

“Vingt hommes pour accompagner Mapiouank, les dix autres avec moi. Il est midi ; il faut qu'avant ce soir nous ayons rejoint Killerton. La vie du chef en dépend. Allons, frères, hardi ! Tous sur Morlaix !”

Les trente hommes étaient à cheval. Ils se séparèrent aussitôt en deux groupes. Ceux qui escortaient Ameline se jetèrent dans les chemins sous bois. Les autres prirent avec Jean Prigent la grande route de Morlaix, au galop de leurs bêtes.

Ce fut une course rapide, haletante, qui les mena en moins de trois heures à la bifurcation des voies que leurs adversaires avaient suivies quelques heures plus tôt. Il y avait là, à un kilomètre dans les terres, masquée par les arbres et les buissons, une maison basse qu'on ne pouvait voir de la route.

Les cavaliers s'y rallièrent les uns après les autres. Une femme encore jeune les y reçut au fond d'une salle basse au sol de terre battue. Jean l'interrogea sur l'heure.

“Sais-tu quelque chose, Jeannik Louarn ?” demanda-t-il.

Ainsi interpellée, la femme sourit et fit un geste évusif. Puis elle répondit :

“Faut pas mentir, Monsieur Jean. Pour le sûr, je ne sais rien moi-même ; mais les enfants savent peut-

être quelque chose ; ils veillent depuis le matin. Espérez un peu, je vais les appeler.”

Et, du seuil de la maison, elle fit entendre une sorte de cri long et triste, commençant en chant pour finir en plainte.

Un bruit de sabots battant le sol résonna aux deux directions opposées. Deux garçonnetts robustes et agiles se montrèrent avec des figures noires et de longs cheveux embroussaillés. Ils s'expliquèrent dans le dialecte léonais. Jean traduisit ces explications, dont il parut très satisfait. Les enfants avaient consciencieusement tenu leurs rôles.

L'un avait surveillé la route de Morlaix et de Saint-Pol, l'autre celle de Plouaret et de Guingamp.

Le premier raconta qu'il avait vu passer, vers sept heures du matin, un courrier militaire qui dévorait l'espace et qui était repassé par le même chemin deux heures plus tard, suivi à une heure par deux cavaliers qui avaient pris comme lui le chemin du nord, c'est-à-dire de Morlaix.

Le second avait vu, en coïncidence avec les deux cavaliers vus par son frère, un troisième, ou plutôt un quatrième voyageur brûlant la route dans la direction de l'est, c'est-à-dire de Plouaret.

Au signalement que les enfants donnèrent des trois

derniers cavaliers, il fut aisé à Jean de reconnaître les personnages.

Il s'approcha de Mapiouank, qui venait de rejoindre le centre de la troupe avec son contingent.

“Madame, lui dit-il, l'erreur n'est pas possible. Ceux que nous cherchons ont passé ici il y a trois heures environ.

—Quels chemins ont-ils pris ? questionna Ameline.

—Deux ont continué sur Morlaix, le troisième s'est dirigé sur Plouaret et Guincamp. Celui-là d'après ce que rapportent ces enfants, ne peut être que l'Anglais Ralph Gregh ; les deux autres doivent être Saint-Julien et lui.”

La jeune femme réfléchit un instant. Puis, relevant la tête avec résolution, elle regarda impérieusement le jeune homme.

“Voici ce que je décide, Jean, dit-elle : Envoyez un homme à la poursuite de Gregh, ou plutôt, faites-le devancer, de manière à faire prévenir Yves Le Braz et le comte de Plestin, qui surveillent la côte de ces parages. Je ne doute pas que ce bandit ne soit chargé d'un dernier message pour Balahic qui est introuvable, et pour la flotte.

—Et nous ? interrogea Prigent. Ne serait-ce point là précisément le rôle que nous devrions nous assigner à nous-mêmes ?

—Non. Nous devons, nous, aller à Morlaix ; c'est là qu'est le danger le plus menaçant. Il faut, coûte que coûte, que j'aie vu cet homme cette nuit même. Peut-être arracherai-je au tigre sa proie ; car, n'en doutez pas, l'arrêt de mort d'Alain est signé.”

Jean tressaillit et fronça les sourcils. Il ne discuta plus et baisa respectueusement la main de la jeune femme.

“Vous avez raison, Madame ; c'est à Morlaix qu'il nous faut aller. Je vous suivrai, commandez.

—Je ne veux que deux hommes avec moi, vous et Le Bellec.”

“Mes gars, rejoignez vos quartiers. Tous sur la rivière de Morlaix demain, en armes !”

Et retenant trois d'entre eux qui s'apprétaient à suivre les autres, il leur donna des instructions secrètes.

“Euzen, Mo'an et Kербrec'h, vous allez prendre la route de Plouaret. Vous crèverez vos bêtes s'il le faut, mais vous dépasserez un voyageur qui est passé par ici il y a trois heures environ.

—Et si nous le rencontrons, que faudra-t-il faire ? demanda Kербrec'h.

—Vous ne lui ferez rien, vous n'aurez pas même l'air de l'avoir vu. Seulement vous chercherez Yvon Le Braz et le comte de Plestin, l'un ou l'autre, et vous lui direz : L'homme à cheveux rouges est derrière nous. Faites le nécessaire.

—Est-ce tout ? interrogèrent encore les trois mandataires.

—C'est tout. Exécutez l'ordre à la lettre. La vie du chef, notre vie à tous en dépend. Faites vite.

En un clin d'œil la bande se dispersa. Tous ces hommes connaissaient leur pays jusqu'au moindre buisson, jusqu'à la moindre motte de terre.

Mapiouank, Prigent et Le Bellec partirent les derniers.

Mais ce ne furent pas eux qui marchèrent le moins vite.

Deux heures plus tard ils atteignirent la crête des collines qui enferment la cité morlaisienne dans son étroit vallon.

“Il nous faut mettre pied à terre pour entrer, dit Le Bellec. Deux prudences valent mieux qu'une.”

Et, bien qu'épuisés de fatigue, ils quittèrent leurs montures à une demi-lieue des murailles, les dessellèrent entièrement et leur rendirent la liberté après avoir déposé selles et brides chez un paysan qui tenait auberge en cet endroit.

L'homme revenait de la ville. Il leur raconta que celle-ci était en ébullition, par suite de l'arrivée du représentant Jean Bon-Saint-André.

En même temps que le représentant, le délégué Killerton était arrivé.

On racontait tout bas dans la ville qu'il y avait eu